
M A N U S C R I T

TOURISTES DE GUERRE

de Laura Ruohonen

Traduit du finnois par Anne Colin du Terrail

cote : FIN11N883

Date/année d'écriture de la pièce : 2008
Date/année de traduction de la pièce : 2010

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Pièce traduite avec le soutien de FILI Finnish Literature Exchange et de TINFO Centre d'information du théâtre finlandais.

Toute représentation, reproduction, adaptation ou traduction – mêmes partielles – du présent texte, ainsi que son prêt, sa cession ou sa vente à des tiers sont strictement interdits sans autorisation.

Les droits sur le texte original sont gérés par
Nordic Drama Corner (NDC), Meritullinkatu 33 E, 00170 Helsinki, Finlande
tél. + 358 9 25 11 21 64, office@dramacorner.fi, www.dramacorner.fi

Les droits sur la version française sont gérés par la
SACD, 11 bis rue Ballu, 75009 Paris, France
tél. + 33 1 40 23 44 44, dsv@sacd.fr, www.sacd.fr

Personnages

INGE, 18 ans, stockholmoise

SVENSSON, son père, négociant en souvenirs de guerre

NILS, touriste de guerre suédois, patron d'une fabrique de corsets

ALLEN, correspondant de guerre, juif américain

LE CAPITAINE DU VAPEUR *LINKÖPING*

« L'AMIRAL » BLACK CHARLIE, 79 ans, écossais

JOHNSON, son aide de camp, presque aussi vieux que lui, anglais

ANNA, épouse du commandant de la forteresse de Bomarsund, puis du camp de prisonniers de Solovki, russe

JON, jeune soldat anglais

LE COMMANDANT DE SOLOVKI, ancien commandant de Bomarsund

DES SOLDATS FRANÇAIS

DES SOLDATS RUSSES

DES SOLDATS ANGLAIS

DES TOURISTES DE GUERRE

DES HABITANTS DE KOKKOLA

DES PRISONNIERS DE GUERRE RUSSES ET FINLANDAIS

Lieux de l'action

Le salon décati du vapeur *Linköping*. La croisière n'est vraiment pas à la hauteur des attentes de Nils.

La frégate à vapeur *HMS Bulldog*, navire de l'amiral

Un champ de bataille incendié à Bomarsund

La baie de Kokkola, fermée du côté de Halkokari par un décor de planches

L'Oubliette, dans le camp de prisonniers de Solovki

Une poche d'air dans un navire englouti dans l'océan Arctique

La plage des Baleines, une prairie dans les îles Solovki

L'article de presse lu par Nils est un extrait de la conférence prononcée par Harold Pinter à l'occasion de son prix Nobel en 2005.

Acte I

1. Prologue : L'Oubliette

ANNA. — Une île au milieu de la mer Blanche et dans l'île un monastère blanc, un camp de prisonniers et une Oubliette. Trois curiosités que l'on vient voir de loin. Et bien sûr des baleines blanches, les seules à faire surface pour chanter. Au milieu de l'île se dresse une colline escarpée, avec à son sommet un noir donjon aveugle. L'Oubliette. L'escalier qui y mène du fond du ravin est aussi raide qu'une échelle. Et sur sa plus haute marche commence le Jeu de l'Oubliette. Il faut d'abord quelqu'un pour se tenir debout en haut de l'escalier, et on trouve toujours quelqu'un, ce n'est pas un problème, comme on trouve toujours aussi quelqu'un pour lui flanquer une bourrade dans le dos, et des spectateurs pour regarder et des joueurs pour parier sur ce qu'on trouvera au fond du précipice. Un mort ou un vivant. Pour le reste, il n'y a pas grand-chose à voir, ils se ressemblent tous, les os brisés et la gueule arrachée. Mais l'intérêt du Jeu de l'Oubliette n'est pas d'être varié. C'est toujours pareil. Tout le monde sait comment ça finit. Son attrait est ailleurs. Je ne suis pas sûre de bien savoir où.

2. Le salon de croisière

Une belle journée d'août en mer Baltique, dans l'archipel entre la Finlande et Åland. Le soleil brille, mais dans l'atmosphère confinée du salon du vapeur Linköping, on s'en aperçoit à peine. Allen, un journaliste américain, essaie de regarder à la jumelle à travers la vitre sale d'un petit hublot. Quelqu'un dort sur une banquette. Allen cherche à ouvrir le hublot, mais celui-ci est coincé. Il pousse et tire pour dévisser les manetons. Quand le hublot cède enfin, il se prend un paquet de mer en pleine figure. La jeune fille qui dormait sur la banquette, Inge, se lève d'un bond, encore tout ensommeillée.

ALLEN. — Ce n'est rien ! Je maîtrise la situation ! Oh ! pardon, j'ai mouillé vos... votre... pardon... pardon... Tout est en ordre !

Des paquets d'eau continuent d'entrer par le hublot. Allen réussit non sans mal à le refermer et se met à éponger par terre. Deux hommes, Svensson et Nils, jumelles au cou, dévalent l'escalier qui mène du pont au salon. Le premier est d'excellente humeur.

SVENSSON. — Inge ! Réveille-toi ! Allez, sur le pont, plus vite que ça ! On a déjà croisé deux Français et un Anglais, tout l'équipage à nous faire des signes, et ce temps magnifique, c'est incroyable. *(Il s'essuie les yeux, ému.)* Ce ciel ! On se croirait en Italie, en Toscane, et la mer bleu d'azur, juste un ton plus sombre. Dieu ! que le monde est beau, d'ailleurs c'est fou ce que ça ressemble à la Suède. Et on vient juste de croiser un énorme vaisseau de guerre, français, qui nous a salués comme il se doit...

NILS. — Oui, enfin, un navire de huit canons, et un autre de dix, ce n'est pas si gros...

SVENSSON. — Oui oui, mais les vraiment gros ne sont pas loin, ils sont postés au large de la forteresse. Dépêchons-nous de déjeuner et de remonter sur le pont. Inge ! Hop hop !

Sur la table, sur un plateau, des bouteilles de whisky et de rhum, du café et quelques assiettes, du pain et du beurre.

NILS. — C'est ça le buffet ? Je vous demande un peu, c'est ça le buffet ! Qu'est ce que c'est que ces bouts de semelle ? (*Il crie.*) Et pas de crème ! Vous m'entendez, pas de crème ! On veut nous faire boire sans crème cet infâme jus de chaussette ! Vous appelez ça un buffet de croisière ?

ALLEN. — Excusez-moi de vous interrompre, mais est-ce qu'il n'y aurait pas un problème avec les machines ? J'ai l'impression que nous n'arrêtons pas de ralentir.

Tous tendent l'oreille. Le bruit des machines, qu'on entendait à l'arrière-plan, diminue nettement et se tait presque, seul persiste un léger teuf teuf.

NILS. — Qu'est-ce que c'est encore que ça ? Svensson. Va dire au capitaine de doubler la vitesse.

SVENSSON. — Il ne m'écouterà pas.

NILS. — Tape du poing sur la table, nom de Dieu ! En avant toutes ! On arriverait plus vite à la nage. Qu'est-ce que c'est que ce foutu capitaine de bateau-lavoir ?

SVENSSON. — Ce serait sûrement plus efficace si tu allais lui parler toi-même, en ta qualité de président du yacht-club.

NILS. — Envoie ta fille, si tu as peur d'y aller. Il n'osera pas frapper une femme, en tout cas pas trop fort.

SVENSSON. — Inge ?... Inge ? Tu as entendu ? Tu entends ce que dit Nils ? Pourrais-tu aller faire gentiment remarquer au capitaine que nous allons manquer la bataille s'il n'accélère pas un peu.

Inge ne fait même pas mine de bouger.

SVENSSON. — Inge ?

INGE. — Je ne suis pas pressée d'arriver où que ce soit.

SVENSSON. — Allez... Inge... Si on lambine en route, ils auront réduit la forteresse en poussière avant notre arrivée. C'est ça que tu veux ?

INGE. — Ça m'est complètement égal qu'on y soit ou pas.

NILS. — Tu pourrais quand même faire quelque chose pour mériter ton billet ! Il a coûté assez cher !

INGE. — Papa ? C'est Nils qui a payé mon voyage ? Je n'en peux plus je n'en peux plus.

SVENSSON. — C'est... c'est Tomppa – paix à son âme –, vu qu'il a pris un éclat d'obus dans la tête, à notre dernier voyage, ç'aurait été dommage de laisser perdre un billet de ce prix !

INGE. — Je remplace un mort, alors, sympa, merci, merci, très très sympa. *(Elle sort du salon, renversant une chaise au passage.)*

NILS. — Quelle idée, aussi, d'embarquer cette fille ! Voilà bien pourquoi on n'a jamais emmené de femmes.

SVENSSON. — Je suis vraiment très surpris... C'était une enfant si facile, parfaitement équilibrée, je ne comprends pas... toujours à dessiner et à modeler...

ALLEN. — Une fille très intelligente.

SVENSSON. — Mais ces derniers temps, ce défilé de garçons, c'était devenu impossible, il fallait absolument l'éloigner de Stockholm.

NILS. — Et tu n'as rien trouvé de mieux qu'une cabine pour six, avec cinq hommes ?

SVENSSON. — J'avoue que ce n'est pas l'idéal, mais c'est mieux que rien. Il y a au

moins de l'oxygène et des repas servis à heure fixe. Et la mère d'Inge avait absolument besoin de se reposer d'elle. Cet âge est d'un égoïsme sans bornes.

Le capitaine dévale en trombe l'escalier, furieux d'avoir dû quitter la passerelle dans des eaux aussi dangereuses. Inge, à l'arrière-plan, observe la scène.

LE CAPITAINE. — Qu'est-ce qui brûle ?

SVENSSON. — Pardon ?

LE CAPITAINE. — S'il n'y a pas au moins le feu à la cabine, vous allez sacrément regretter de m'avoir fait descendre.

NILS. — Voyez-vous ça !

SVENSSON. — Ne nous énervons pas, nous voudrions juste savoir, vu que cette croisière est quand même une croisière de guerre, si nous arriverons à temps pour voir le gros de la bataille, c'est pour ça que nous avons payé...

NILS. — ... une somme totalement disproportionnée, d'ailleurs...

SVENSSON. — ... c'est juste que nous commençons à avoir l'impression – sous toutes réserves – que l'horaire pourrait ne pas être respecté et que la bataille principale, qui est quand même la raison première de notre présence ici, risque peut-être – je dis bien peut-être – de commencer avant que nous soyons...

NILS. — Les bateaux de toutes les autres compagnies de navigation sont déjà sur place ! Le *Motala*, le *Sundsvall* et le *Nyköping* ! Qu'est-ce qui se passe ? (*Il agite un journal.*) Tous les autres y sont déjà, ils regardent les bombardements et donnent à manger aux prisonniers de guerre et et... nous sommes les seuls à être assis là comme des idiots devant les ruines de ce que vous appelez un buffet.

LE CAPITAINE. — La navigation est si dangereuse, par ici, que nous n'avancerons

bientôt plus d'un pouce.

NILS. — Foutaises. Nous avons un pilote.

LE CAPITAINE. — Cet ivrogne est tombé endormi il y a une heure.

NILS. — Je n'ai jamais vu ça. Nous avons payé pour...

LE CAPITAINE. — Aucun de vous n'a payé pour heurter un écueil, ces eaux finlandaises sont un enfer, aucune balise nulle part. Et qui me dédommagera si mon navire est bombardé et coulé ? Vous n'avez pas allongé un sou pour ça ! Cotisez-vous, donnez-moi deux millions de couronnes, et on courra droit sur tous les récifs que vous voudrez ! Deux millions, dans cette main ! Ou on reste là.

NILS. — Je vais me plaindre ! Svensson ! Svensson ! Tu vas tout de suite écrire au courrier des lecteurs de l'*Aftonbladet*. Il est inadmissible et insupportable d'être aussi mal traité. Tu vas écrire que les services offerts sont en dessous de tout. Il est essentiel que la presse publie une description objective des souffrances que nous avons endurées au cours de cette croisière à cause d'un organisateur de voyages désinvolte et sans scrupules et d'un capitaine frileux, pétochard et incompetent...

LE CAPITAINE. — Très bien. On reste là !

SVENSSON. — Allons allons allons, calmez-vous, tous les deux, nous allons régler ça pacifiquement. Réfléchissez un peu : quand y aura-t-il de nouveau dans un paysage aussi magnifique une bataille de cette envergure, je vous le demande, et une telle flotte, l'élite mondiale de la marine, un vrai luxe !

On entend tonner au loin les canons de la forteresse.

ALLEN. — Écoutez ! Encore. Ça a commencé !

SVENSSON. — Encore ! On tire au canon !

Liesse générale.

NILS. — Vite, sur le pont, sur le pont !

SVENSSON. — Où sont mes jumelles ? Mon chapeau ?

NILS, *au capitaine*. — En avant toutes ! Compris, en avant toutes !

Tous se ruent hors du salon, sauf Inge, qui retourne se coucher en boule sur la banquette. Son père revient sur ses pas.

SVENSSON. — Viens donc aussi, Inge. Pense un peu à la chance que tu as, à ton âge, de pouvoir assister à un spectacle pareil.

INGE. — Ça ne m'intéresse pas.

SVENSSON. — Je dis toujours qu'on n'a pas besoin de tout aimer, mais qu'il faut tout essayer. Tu ne dis pas non plus sans l'avoir goûtée que la nourriture est mauvaise, hein ? Là, tu as l'occasion de voir une vraie bataille. Tu en tireras tes propres conclusions et la prochaine fois tu pourras dire non merci, je sais ce que c'est, ce n'est pas mon truc. Cette croisière est ton cadeau d'anniversaire. Ne la gâche pas.

INGE. — Tu dis toujours que tu voudrais me voir devenir quelqu'un d'indépendant qui réfléchit par lui-même et fait ce qui lui semble juste.

SVENSSON. — ... oui... bien sûr... en principe...

INGE. — Mais quand je dis ce que je pense, tu te fâches à tous les coups. Ta logique m'échappe.

SVENSSON. — Je ne crois pas que ce voyage ait été une bonne idée, vraiment pas, mais il fallait te tenir à l'écart de ce Björn.

INGE. — Quel Björn ?

SVENSSON. — Björn, ou Pat, ou Mats, est-ce que je sais. Écoute, je préférerais vraiment être là-haut sur le pont à regarder trois cents vaisseaux se déployer en ordre de bataille.

INGE. — Eh bien vas-y ! Ce n'est pas de ma faute si tu m'as choisi pour mère une cinglée névropathe avec qui personne ne peut vivre !

SVENSSON. — On ne va pas revenir là-dessus !

INGE. — Demain j'aurais dix-huit ans et je pourrai faire ce que je veux. Je suis tellement tellement tellement impatiente de quitter la maison !

SVENSSON. — Libre à toi, mais tu n'auras plus un sou !

Chtoc ! le navire heurte un écueil. Inge et son père sont projetés par terre.

SVENSSON. — Merde ! Nous voilà échoués !

INGE. — Super sympa. Vraiment super sympa, comme expérience.

SVENSSON. — Nom d'un chien ! Combien de temps va-t-il falloir pour renflouer ce bateau ? C'est la seule question qui compte : combien de temps pour reprendre la mer ?

3. L'amiral sur le pont du *HMS Bulldog*

Bomarsund. « L'amiral » Black Charlie s'avance à cloche-pied sur la passerelle de commandement de son vaisseau de guerre (à moins qu'on ne l'y hisse à l'aide de cordes). La vue s'ouvre sur le lieu de la bataille. Des navires anglais encerclent la forteresse. Ses canons tonnent, mais leur portée est insuffisante, la flotte alliée est pour l'instant à l'abri.

L'amiral est habillé n'importe comment, il se refuse à porter l'uniforme réglementaire : du jaune d'œuf sur les revers et un vague pantalon en jersey informe. Borgne, manchot, unijambiste – en tout cas plusieurs fois blessé à la guerre. Il se déplace malgré tout avec agilité. Il observe les alentours à la jumelle et mange sans arrêt des caramels mous. D'excellente humeur. Il est suivi d'un autre homme, presque aussi vieux que lui.

L'AMIRAL. — Viens, viens, viens. D'ici, tu as une bonne vue d'ensemble. La première chose que je tiens à dire, c'est que ce n'est pas une mer. C'est une mare, une petite mare boueuse. Nos vaisseaux ne nous servent à rien, ici, il nous en faudrait d'autres, complètement différents. Quoi ?

JOHNSON. — Quoi, quoi ?

L'AMIRAL. — Tu as des objections ?

JOHNSON. — Absolument pas.

L'AMIRAL. — Déjà, ils ont été conçus et imaginés par je ne sais quels plaisanciers à la noix, sans aucun sens des réalités. Ça va de nouveau être l'enfer, je te le dis, et je suis le seul à pouvoir le dire, j'ai mené quatre guerres sur ces satanés rafiots et j'ai chaque fois failli devenir fou. Et eux sautillent là-bas sur le ponton d'un yacht-club et hissent des pavillons aux mâts. Tu y laisseras bientôt ta vie et ta santé, toi aussi, à te battre avec eux. Quoi ?

JOHNSON. — Rien.

L'AMIRAL. — Tu n'es qu'un béni-oui-oui, ou quoi ? C'est vraiment le pompon ! Mais

c'est bien ce qu'ils ont toujours voulu mettre à ma place ! Un caramel ?

JOHNSON. — Pardon ?

L'AMIRAL. — Tonnerre de Dieu ! j'ai l'impression de parler à mon miroir ! Ce type est génial ! Tu as vu cette nouvelle forteresse des Russes ? Leur ingénieur mérite un prix, il a tout fait pour nous faciliter le travail. Regarde : ils ont utilisé une pierre plus claire pour l'encadrement des canonnières. Tu n'auras pas besoin, demain, de chercher à deviner combien il y a de canons et de quelle taille. Il vous suffira de tirer un ou deux coups dans tous les trous entourés de blanc, comme dans une cible, et le tour sera joué. La forteresse est grande, mais elle est encore en construction et ils ont trop peu d'hommes. Tiens, voilà l'ennemi, les mangeurs de grenouilles, qui commence à se rassembler.

JOHNSON. — Excusez-moi, Sir, la France est notre alliée.

L'AMIRAL. — Hein ?

JOHNSON. — Cette fois, Sir, la France est notre alliée.

L'AMIRAL. — Je m'en fiche, ne m'interromps pas. Tout le tintouin est maintenant à toi ! Moi, je rentre retrouver mes chiens. Vous ne pouvez pas savoir, vous autres, ce que ces boules de poils représentent pour nous, les amis des bêtes. Vous ne comprenez pas...
(*Il lui serre la main.*) Félicitations. Bienvenue à bord du *HMS Bulldog*, capitaine Johnson.

JOHNSON. — Je ne suis pas capitaine.

L'AMIRAL. — Qu'est-ce que tu fiches là, alors ?

JOHNSON. — Je suis votre nouvel aide de camp.

L'AMIRAL. — Je ne veux pas d'un aide de camp, je veux prendre ma retraite. Qu'est-ce que c'est encore que ces magouilles ?

JOHNSON. — L'amirauté vous juge apparemment irremplaçable.

L'AMIRAL. — Assez ! Assez ! Comment est ce qu'un vieux débris unijambiste, borgne et manchot pourrait être le seul homme capable de conduire cette guerre ? Ça fait six ans que j'écris à l'amirauté pour exiger mon renvoi immédiat pour cause de démence sénile avérée ! Ne me dites pas qu'ils ne pourraient pas mettre un autre infirme à ce poste, ou qu'il n'y aurait personne dans tout l'Empire britannique pour remplacer un vieillard gâteux ! Que cette guerre ne pourrait pas se faire sans moi ! Et toi, l'ectoplasme, tu ne pourrais pas ouvrir la bouche, de temps en temps ?

JOHNSON. — Je ne voudrais pas critiquer, du coup je préfère me taire.

L'AMIRAL. — Tonnerre de Dieu ! Et moi qui me fatigue à clabauder. Personne ne m'a jamais aidé, et maintenant on me colle en plus un espion aux fesses. C'est ça ? Hein ?

JOHNSON. — On m'a conseillé de ne pas vous contrarier. J'ai deux lettres pour vous. Une de l'amirauté et une de votre épouse.

L'AMIRAL. — Donne ! Pas celle-là, celle de ma femme ! (*À mesure qu'il lit, sa mine se défait.*) Oh mon Dieu ! Sniffy a un kyste à l'aisselle. Mon chien. Je n'avais rien remarqué. Et s'il meurt avant mon retour ?

JOHNSON. — Et la lettre de l'amirauté ?

L'AMIRAL. — Oui oui oui. Est-ce qu'ils l'ont au moins emmené chez le vétérinaire ? Déjà qu'il est paralysé d'une patte de derrière.

JOHNSON. — Sir. Sir. (*Il lit.*) Pour information. L'amirauté a rejeté à l'unanimité votre proposition de rebaptiser *HMS Sniffy* la frégate à vapeur *HMS Bulldog*.

L'AMIRAL. — Et qu'est-ce que c'est que ces loques ? Ton col est tout de travers. (*Il tire sur le col de Johnson, qui lui reste dans les mains.*) Regardez-moi cette camelote ! Disparais de ma vue et ne reviens pas avant d'être convenablement vêtu. Quand c'est moi qui

commande, à la guerre, les officiers boivent du champagne et s'habillent comme des princes. Fiche le camp ! Stop ! C'est quoi, ce qui bouge sur cet îlot ?

JOHNSON. — Où ça ?

L'AMIRAL. — Tu ne vas pas me dire que tu es aveugle, en plus ?

Il tend une longue-vue ou des jumelles à Johnson, qui regarde avec.

JOHNSON. — On dirait des cormorans, Sir.

L'AMIRAL. — Vraiment ?

JOHNSON. — Ma vue n'est plus très bonne. *(Il tourne la molette.)* Ah ! c'est mieux comme ça. Il y a un bateau de croisière suédois échoué sur un récif. Et des gens assis sur les rochers. Ils boivent quelque chose...

L'AMIRAL. — Tu vois la marque ?

JOHNSON. — Une grosse bouteille, noire...

L'AMIRAL. — Allons les aider.

JOHNSON. — Nous ne sommes pas vraiment là pour ça.

L'AMIRAL. — Remercie ton dieu pour chacune des missions qui nous échoient. Nos gars brûleront juste un ou deux villages de moins. Compris ?

JOHNSON. — Oui, Sir.

L'AMIRAL. — De quel satané hôpital est-ce qu'ils t'ont sorti ? Et ne dis surtout pas de nouveau amen.

JOHNSON. — Non. Oui. Sir.

4. Naufrage et fête sous le feu de la mitraille

Le salon du Linköping. Inge est seule. Allen descend du pont, deux verres de champagne à la main. Il lui en offre un, qu'elle refuse.

ALLEN. — Tu ne veux pas venir un peu sur le pont ?

INGE. — Non.

ALLEN. — C'est un vrai feu d'artifice. Quarante navires en arc de cercle, telles des danseuses, et les obus qui volent comme s'il pleuvait des étoiles. Un spectacle fantastique. Je dois bien l'avouer. Dommage quand même que le but soit de tuer des gens.

INGE. — C'est mon anniversaire. J'ai aujourd'hui dix-huit ans.

ALLEN. — Un âge vraiment vraiment splendide. Tu sais que je suis moi aussi scandinave à vingt-cinq pour cent, même si ça ne se voit pas trop ? Pour le reste, je suis pakistano-irlando-juif, un sacré mélange, c'est pour ça que je trouve si extraordinaire de me sentir pour la première fois chez moi, ici, en Scandinavie. Je me sens tellement en éveil, tellement vivant, que j'ai presque envie de sauter de joie, ces paysages, tous ces gens merveilleux... tout... je me sens si... si... comment dire... si...

INGE. — Jeune ?

Allen reste sans voix.

Un énorme bruit d'explosion. Tous deux sursautent, effrayés. Allen serre Inge contre lui. Le grondement de tonnerre roule longtemps. Il la lâche.

INGE. — Je trouve ça affreux.

ALLEN. — La Scandinavie ?

INGE. — Cette fichue cabine. Si seulement ce bateau pouvait couler !

Une horde de touristes de guerre descend du pont, au comble de l'excitation. Tous ont un verre à la main. Ils entourent l'amiral.

SVENSSON. — Vous avez raté le clou du spectacle. La poudrière a explosé : un badaboum for-mi-dable ! Comme une éruption volcanique à l'horizon. Allez jeter un coup d'œil, nom d'un chien ! C'est une profonde satisfaction, de voir d'énormes masses de pierre voler dans les airs. Sûrement un sentiment primitif universel.

L'AMIRAL. — Il reste du champagne ? Donne-moi donc la bouteille, merci. Pouvez-vous m'expliquer pourquoi, la semaine dernière, le bourgmestre d'une ville que nous venions de raser nous a invités à déjeuner et nous a fait visiter les décombres ? C'est bien la première fois.

NILS. — Je voudrais lever mon verre en l'honneur de notre sauveur, le célèbre commandant du *HMS Bulldog*, Sir Charlie. Notre croisière était presque à l'eau...

SVENSSON. — Bravo, Nils !

NILS. — ... nos vacances paraissaient déjà compromises, nous regardions tristement l'horizon où ne montaient que de lointains panaches de fumée, mais, grâce aux infatigables efforts de ces soldats anglais, nous allons très vite reprendre notre route vers la bataille navale sans doute la plus internationale à s'être jamais déroulée sous ces latitudes. La guerre n'est certes pas toujours rose et cause beaucoup de malheur, mais elle ouvre aussi une porte essentielle sur l'humanité. Nous avons même parfois la possibilité d'aider un peu quelques-unes de ses victimes. J'ai envie de dire : au nom des touristes de guerre, vive la paix !

Allen joue des coudes pour s'approcher.

ALLEN. — Pardon, permettez-moi de me présenter, Allen, journaliste américain... bien que le terme soit un peu réducteur...